



Toutes les Puissances en chœur.—Sommes-nous là ?

TEMPERATURE Du 20 septembre 1901.

Table with weather data for various locations including New Orleans, St. Louis, and other regional cities, listing temperature and weather conditions.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE... QUI VISITENT L'EXPOSITION PANAMÉRICAINNE DE BUFFALO...

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 20 septembre. Indications pour la Louisiane—Temp. beau samedi et dimanche; vents frais du nord-est.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les survivants de la semaine terrible. Sur la tombe d'un héros. Les Honneurs, poème, J. Gentil. L'Amour. En plein Pays Nébreux. Le 13 août, à Saint-Monot-les-Bains (Nébreux). De 507 à 517 mètres au-dessus du niveau de la mer. Vain dévouement. La Théorie, feuilleton du dimanche. Mondanité, chignon. L'Actualité, etc., etc.

Le Nouveau Monde Sauvant l'Ancien.

Il est impossible, croyons-nous, de citer dans le monde entier un pays plus cordialement uni que n'est la République américaine. Aucune question politique ou économique ne la divise. Partout, au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest, ce sont les mêmes intérêts qui la préoccupent, les mêmes aspirations qui l'animent. A voir ce qui se passe autour de nous, on jurerait que cette nation n'a jamais été troublée et qu'elle ignore jusqu'au mot de révolution. Il n'en est rien cependant. Pas un seul

Les deux dernières journées

DES SOUVERAINS RUSSES

COMPIEGNE.

HIER

La journée d'hier a été consacrée au repos.

A sept heures, au palais de Compiègne, dîner officiel offert par le Président de la République à l'empereur et à l'impératrice. Assistaient à ce dîner, en dehors des personnes de la suite, tous les ministres et leurs femmes; les présidents des deux Chambres et Mmes Fallières et Deschanel; M. et Mme Casimir-Perier, les anciens présidents du Conseil et leurs femmes; M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française; M. Sully Prudhomme, M. de Hérissey, membres de l'Académie française et auteurs des deux pièces de vers recitées à l'inauguration du pont Alexandre III; M. Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française; M. Gérard, vice-recteur de l'Académie de Paris; M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères en 1898; M. Edmond Rostand, M. Berthelot, M. Bouguereau et Carotus Daran, de l'Institut, présidents des deux Sociétés Françaises des beaux arts; les directeurs des Compagnies de chemins de fer du Nord et de l'Est, les sénateurs et députés de l'Oise, l'ambassadeur de Russie et la princesse Ouroussoff, le sénateur maire de Compiègne et Mme Cholet, tous les ambassadeurs français à l'étranger.

Une soirée de gala au petit théâtre a suivi le dîner. Des artistes des théâtres subventionnés et la garde républicaine ont donné leur concours. Un train spécial a amené de Paris les invités, à cinq heures, et les aramés à onze heures du soir.

Aujourd'hui.

Départ ce matin de Compiègne à sept heures et demi du matin pour Béthény.

Des trains spéciaux conduiront les membres du Parlement jusqu'à la tribune qui leur est spécialement réservée.

Après la revue, grand déjeuner de quatre cents couverts sous une tente dressée sur le champ de courses de Reims. Célébration de l'alliance franco-russe par des toasts amicaux.

A ce déjeuner assisteront les ministres, les présidents des deux Chambres, les sénateurs et les députés de la Marne, le cardinal archevêque de Reims, le général Brugère, les chefs d'armée, les commandants des corps de troupe qui auront pris part aux manœuvres, le préfet de la Marne, le sous-préfet de Reims, le maire, etc.

Vers deux heures, le Président de la République, le tsar et l'impératrice monteront dans le train spécial qui les amènera à Pagny-sur-Moselle, le point de la frontière de l'Est où les bêtes impériales quitteront le territoire français.

Les sous-marins.

Les bateaux sous-marins "Morse" et "Narval" ont joué un rôle important dans le programme de la journée du 18 septembre. Avant la revue navale, ils évoluaient devant les souverains russes et le Président de la République.

On le fit; en l'embrassant; on im-

prima son discours; il devint un personnage parisien, habitué du salon de Mme de Staël, et sensible aux charmes de Mme Tallien. Mais la gloire de Carletti fut brève. Quand le Comité de Salut public eut décidé la délivrance de Madame Royale, fille de Louis XVI, et toujours prisonnière au Temple, Carletti demanda à trois reprises d'être admis à lui présenter ses hommages. Le Directoire, mécontent de cette insistance, exprima le désir de voir Carletti s'éloigner, et Carletti, très attristé, partit pour Florence, où la faveur du grand-du lui revint d'ailleurs peu à peu.

SOUVENIR HISTORIQUE.

Petit souvenir historique bien oublié, à propos de la revue de Béthény.

Le 21 septembre, dans la grande plaine de Reims, les couleurs russes et françaises vont fraterniser de nouveau. Sur ce même terrain, il y a quatre-vingt-sept ans, les étendards des deux nations se sont déjà rencontrés, mais dans quelles circonstances différentes!

C'était en mars 1814. Depuis deux mois passés, les alliés avaient franchi le Rhin, envahi l'Alsace et la Lorraine et pénétré jusqu'au cœur de la Champagne, où Napoléon, déployant toutes les ressources de son génie, leur tint tête de l'étonnante façon que l'on sait.

L'armée russe opérant dans la plaine de Reims et plusieurs combats, dont quelques-uns menés par l'empereur en personne, furent livrés autour de cette ville, et la grande cité fut prise et reprise plusieurs fois. Un de ces combats eut précisément pour théâtre le terrain même de la revue; il fut livré par la division des gardes d'honneur, réduite à 300 sabres à peine, à une partie de la cavalerie russe. Celle-ci se battit vaillamment, mais atteinte à l'improviste, avec une vigueur sans pareille, et croyant avoir affaire à toute l'armée de l'empereur, elle abandonna ses positions de Béthény et de Witry.

Le général de Ségur, dans ses célèbres mémoires, a consacré tout un chapitre émuvant aux combats de Reims; il y proclame très éloquemment la vaillance des deux adversaires.

Une Mission Délicate.

Ce fut une délicate mission qu'allait remplir à Paris le comte Carletti en l'année 1795. Le grand-duc de Toscane au nom de qui venait porter à la Convention nationale des paroles de paix était frère de l'empereur d'Autriche, et sa glorieuse parenté n'était pas faite pour lui rendre très commodes des négociations avec la France, à peine sortie de la Révolution. M. le comte Greppi, qui retraçait l'histoire de cette mission dans la "Revue d'histoire diplomatique", raconte quelles sympathies accueillirent cependant Carletti à Paris, où il était connu pour un "estimable patriote", disaient les journaux du temps, rempli de séde pour les doctrines nouvelles. Aussi fut-ce un beau jour d'expansion républicaine, celui où le traité de paix ayant été conclu avec la Toscane, Carletti fut reçu par la Convention comme ministre plénipotentiaire auprès de la République française. Il prononça un élégant discours dans le goût du temps, parlant de paix universelle et souhaitant de voir les conventionnelles, qu'il a trouvés "ceints de lauriers", se reposer "à l'ombre de l'olivier".

On le fit; en l'embrassant; on imprima son discours; il devint un personnage parisien, habitué du salon de Mme de Staël, et sensible aux charmes de Mme Tallien. Mais la gloire de Carletti fut brève. Quand le Comité de Salut public eut décidé la délivrance de Madame Royale, fille de Louis XVI, et toujours prisonnière au Temple, Carletti demanda à trois reprises d'être admis à lui présenter ses hommages. Le Directoire, mécontent de cette insistance, exprima le désir de voir Carletti s'éloigner, et Carletti, très attristé, partit pour Florence, où la faveur du grand-du lui revint d'ailleurs peu à peu.

La revue de Verus en 1815.

Béthény verra le czar Nicolas II, ce matin, passer en revue les troupes françaises; à une trentaine de kilomètres de là, les plaines de Vertus virent, le 10 septembre 1815, le czar Alexandre Ier passer, devant les souverains qui s'étaient coalisés avec lui contre la France, la revue de 150,000 soldats russes.

Voici, d'après un annuaire du temps, le récit de cette cérémonie.

C'est au pied du mont Aimé, au sud du bourg de Vertus, que se passa la revue:

Les troupes étaient distribuées par divisions; elles occupaient un espace de quatre à cinq lieues. La totalité de l'armée réunie était d'environ 150,000 hommes, dont 80,000 de cavalerie. L'artillerie se composait de 500 pièces de canon.

Il était huit heures du matin lorsque une salve d'artillerie annonça l'arrivée des souverains. Le sommet de la montagne avait été aplani et présentait une surface à laquelle on arrivait par une pente très douce. Cette surface, réservée pour les souverains, les généraux en chef et officiers supérieurs, était terminée par une balustrade. Le versant du mont Aimé faisant face aux troupes était disposé en amphithéâtre, couvert de banquettes pouvant servir à 400 personnes. Tout le reste du terrain était couvert d'une foule innombrable de spectateurs venus des villes et communes voisines et même de points très éloignés. On y remarquait beaucoup d'Anglais et d'Autrichiens.

Le temps était fort beau; les souverains débouchèrent sous une tente, après quoi l'armée se mit en mouvement et exécuta de grandes manœuvres. Ensuite elle forma un carré dont trois faces étaient composées d'infanterie en colonnes par bataillons et la quatrième face de toute la cavalerie en colonnes par régiments. Chaque évolution était commandée par un coup de canon; l'empereur Alexandre donnait le signal avec son épée.

Les souverains, accompagnés d'environ deux cents officiers supérieurs, descendirent à cheval de la montagne et passèrent cette armée en revue. Des coups de canon annonçaient leur arrivée à chaque division; alors les tambours de chaque régiment battaient aux champs et la musique exécutait des airs guerriers.

Après différentes évolutions, tous les corps défilèrent devant les souverains. Ensuite leurs Majestés retournèrent sur la montagne; l'empereur d'Autriche se plaça entre le roi de Prusse et l'empereur Alexandre.

A la droite de ce monarque était le prince de Wrede, le duc de Bavière. Derrière cette première ligne était placée une foule d'officiers supérieurs des différentes armées et, au-dessus, sur le sommet de la montagne, on voyait une seule dame, c'était la duchesse de Wellington. Alors les grandes manœuvres commencèrent et des commandements donnés par des coups de canon les mouvements les plus compliqués s'exécutèrent avec la plus grande précision.

Enfin, toute l'armée réunie en colonnes serrées au centre se dédoublait cinq fois sur les lignes parallèles et se développait sur un quart de cercle occupant une lieue d'étendue. Chaque corps était distant l'un de l'autre d'environ trois cent pas et les 500 pièces d'artillerie étaient disposées dans ces intervalles. A deux heures, un signal fut donné par un obusier placé sur la montagne. "Hourra!" un autre signal, 147,500 voix crièrent: "Hourra!" A un autre signal, 147,500 fusils firent chacun une décharge dans l'espace de 17 minutes; ensuite les 500 pièces de canon firent plusieurs fois, dans le même espace de temps, entendre leur terrible voix. Ce fut le bouquet de cette fête militaire.

Le lendemain, on célébra, dans la plaine, derrière le mont Aimé et en face de la montagne de Cormont, la fête de l'empereur Alexandre.

La cérémonie religieuse fut suivie d'un grand banquet servi par le fameux Carême, le cuisinier du prince de Talleyrand, qui fut obligé de faire accompagner ses provisions et sa batterie de cuisine par un convoi de cavalerie. Des soldats tournaient les broches.

Sur les tables, comme l'on pense, figuraient de nombreuses bouteilles de champagne.

On prétend que ce vin fut fort apprécié par les convives et qu'à dater de ce jour les relations commerciales se multiplièrent entre la France et la Russie.

LE CHERCHEUR.

LES VOITURES.

Des voitures spécialement destinées aux souverains russes, au Président de la République et aux personnes de leur entourage immédiat ont été envoyées à Compiègne.

Ces voitures, qui avaient été remises depuis quelques jours dans les communs de l'Élysée, étaient au nombre de trois.

Ce sont: une grande calèche, un grand duc et une petite calèche.

D'une élégance parfaite et d'un goût où il n'y a rien à dédaigner, elles n'ont pas la somptuosité solennelle du carrosse à galerie de bronze doré et ciselé, à lanternes gaillonnées et à coiffes de satin blanc que l'on vit en 1896 et qui figure aujourd'hui à Trianon dans la remise des carrosses historiques. Elles rassemblent plutôt aux voitures dans lesquelles S. M. Nicolas II revint à Saint-Petersbourg et à Moscou, M. Félix Faure.

La caisse porte seulement les armes de la République: un faisceau de drapeaux, chargé de collier de la Légion d'honneur au milieu duquel se détache un cartouche portant le chiffre R. F.

Ces trois voitures feront le service spécial à Compiègne, attelées en poste de superbes gris pommelés, le piqueur Troade montant le cheval de tête de la première calèche dans laquelle auront pris place le Tsar et le Président, les deux autres suivies de landaus également attelées en poste.

Moutons mélanes

Un journal français raconte curieux trait suivant:

C'était la semaine dernière la tombée de la nuit. Le régiment d'infanterie, de retour d'une manœuvre, passait, muni de son équipement, sur le pont de M. Un troupeau de moutons, tirant du pâturage, arrivait à ce moment, sous la garde de berger.

Il répondit par quelques bœufs, sans doute admirant aux accents de la musique, ou vit soudain ce phénomène: rien: les moutons embêtés si l'on peut dire, le pas aux sautons, ne les quittant pas d'un œil. Ils gambadaient, sautés, se jetaient dans les jambes des soldats et même dans celles des chevaux des officiers. Pour calmer le troupeau mémané, le colonel dut ordonner la musique de se taire. Alors les moutons se laissèrent docilement conduire par le berger et rentrèrent à la bergerie.

La Savote au Havre.

M. Orfila, agent de la Compagnie générale transatlantique à la Nouvelle-Orléans, a reçu hier une dépêche lui annonçant que la savote était arrivée au Havre jeudi dernier, après une traversée de 6 jours et 12 heures. Le nouveau paquet français a fait une moyenne de 20 nœuds et demi à l'heure.

AMUSEMENTS.

THEATRE CECILIEN.

Aujourd'hui, dernière matinée de "Mcadden's Row of Flats". Ce soir, même pièce.

Demain soir, nouvelle pièce très intéressante: "Human Hearts". La scène se passe sur les hauteurs de l'Arkansas. C'est un des drames les plus réussis du répertoire américain. Il a déjà obtenu un brillant succès sur nos théâtres d'outre-océan.

THEATRE TULANE.

Nos lecteurs savent que tous les théâtres ont fait relâche jeudi par respect pour la mémoire du président McKinley. Hier soir, tous ont ouvert de nouveau leurs portes.

On donnait, comme depuis le commencement de la semaine, "The Fairy Faith" avec Miss G. Coghlin dans le grand rôle de Beth Sharp ou elle déploie un remarquable talent. Aussi y avait-il foule au Tulane.

Demain dimanche, première de "The Woffington" avec Eugénie Blair dans le principal rôle. Ce qu'on donne une haute idée de l'art de la jeune artiste parvenue, depuis de longues années, à la rapidité avec laquelle elle interprète les rôles par cette série de représentations.

GRAND OPERA HOUSE.

Hier il y avait foule au Grand Opera House, en matinée. La troupe de Baldwin-Melville y donnait, comme depuis le commencement de la semaine, la représentation de la pièce extrêmement populaire intitulée "Shenandoah", drame militaire, avec son succès habituel.

Demain en matinée, première de "Under Two Flags", avec la troupe actuelle. L'administration compte sur un très beau succès.

Ce soir, dernière de "Shenandoah". Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.50 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL.

DEUXIEME PARTIE

BATARDS!

IX

MONDE INTERLOPE.

Suite.

Les grandes villes sont de

grands foyers de corruption, et il n'est pas bien sûr que les choses se passent autrement dans les petites. La preuve c'est qu'à Pleyber même on vous a tenu ce langage. Il est vrai qu'il était un Parisien qui s'y trouvait. L'art est de savoir se maintenir sur ce terrain glissant et de n'y pas rouler dans les ravins ou les précipices. On écoute on riposte et on se défend jusqu'au jour où le cœur parle, encore doit-on se défaire de cet organe qui nous fait faire tant de sottises. Les plus heureux et les plus fortes sont certainement celles qui ont un cœur à sa place. Je vous parle en amie et à l'aventure si vous avez besoin d'un soutien et d'un conseil, venez me le demander et je vous aiderai de toutes mes forces et de mon expérience. Je suis ce qu'on appelle une enfant de la balle. Ma mère était une malheureuse ouvrière trompée comme le sont presque toutes les autres. J'ai dû me suffire et gagner mon pain comme j'ai pu. J'ai mis de côté de petites routes et je vous le dis sincèrement, parfois il ne fallait pas être dégoûté pour ramasser l'argent où on me le jetait. Dans quelques mois je me retirerai des affaires et j'irai m'enterrer dans quelque village où je n'entendrai pas le bruit infernal de cette caverne de brigands. Vous êtes jeune et belle... Vous aurez beaucoup d'efforts à faire, beaucoup d'assants

à soutenir. Il suffirait d'un brave garçon qui vous apprécierait à votre valeur pour vous sauver, mais le trouverez-vous? C'est douteux. Moi je ne l'ai pas rencontré... C'est l'oiseau rare!... Maintenant, si vous avez, comme je le crois, l'intelligence ouverte, vous en savez assez long que moi. Les hommes sont des égoïstes. Ils prennent leur plaisir où ils le trouvent, comme un affamé qui entre dans un restaurant et se sort sans s'inquiéter, sa note payée, de ce qu'il laisse derrière lui. N'ajoutez pas la moindre foi à leurs promesses et ne donnez rien que contre de bonnes espèces sonnantes et très bruyantes. Hormis l'amour d'un honnête homme, et combien en restent-il parmi les petites jeunes gens que vous allez voir?—Il n'y a que ça de vrai. L'or ne trompe pas, lui, et à défaut de bonheur, il donne à une jeune femme comme vous un bien inappréciable, la liberté! J'espère vous faire obtenir la place dont je vous parle... Ce sera pour vous une chance, si vous savez en user et vous défendre; ce sera votre perte si vous êtes faible et sans ressort... Et maintenant, la voulez-vous? Marie-Madeleine soupira.

—Il faut vivre, n'est-ce pas? demanda doucement Clarisse. Il faut manger, le mot est dur et la chose est triste! Mais c'est une nécessité! —Sans doute.

—Revenez demain à la même heure et je vous donnerai une réponse. Elle sera je crois pour vous l'affirmer, très bonne. Vous avez toutes les qualités requises. En quelques jours d'apprentissage, vous remplirez vos fonctions comme si vous n'aviez fait que ça toute votre vie... Marie-Madeleine se leva en disant: —Je reviendrai. Sur le seuil, Clarisse tendit à sa jeune cliente une de ses mains onctueuses comme de la vaseline, et répéta, d'une voix douce comme un sirop. —En vérité, je ne sais pas ce que vous avez dans les yeux, mais je vous ai traitée, en amie, tout à fait. Jamais, parole d'honneur, je n'en ai dit autant à personne! A demain!

Le lendemain, Marie-Madeleine revint à l'heure fixée. Clarisse toujours enveloppée dans son peignoir de peluche bleue l'attendait. —Montez donc, lui cria-t-elle, du haut de son escalier. Et aussitôt elle lui dit avec la joie du succès: —Et bien, c'est fait. Ce n'est pas facile à enlever mais j'ai réussi. Vous aurez quatre-vingts francs par mois et la table pour commencer. Comme vous devez veiller tard, jusqu'à minuit chaque jour, vous commencent votre service à onze heures seulement. On tâchera de vous trouver une chambre dans la maison, mais il n'y en a pas de libre en ce moment. Ce ne sera pas avant six semaines ou deux mois... Ces conditions vous conviennent-elles? Marie-Madeleine s'inclina. Elle était toute pâle. —Quelle sensibilité vous faites! observa Clarisse. Vous vous ennuiez contre les émotions, et rapidement, je vous le promets. Il n'y a que ce coquin de Paris pour former les jeunes personnes. Allons, chère mignonne, de l'esprit, et le monde est à vous! Vous allez?

Vous n'avez pas de grandes avances, hein? —La demande fut faite d'un ton de compassion affectueuse. La douce Clarisse ajouta: —Vous n'êtes pas non plus à la tête d'une garde-robe très complète?... Marie-Madeleine soupira: —Non, certes. —J'ai prévu le cas. Elle prit dans un petit sac un vieux chiffon de soie, très coquet, un billet de cinq cents francs. —Tenez, fit-elle, en le donnant à celle qui semblait, de sa cliente qu'elle était, devenue sa protégée, voilà ce que j'ai obtenu pour vous. Ce seront les arrhes du marché. Ce billet est à vous. Ne perdez pas de temps. Courez dans un grand magasin, au Louvre par exemple. Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin. Ne prenez que le nécessaire, très simple mais très élégant, très bien fait. Songez tout de suite à la toilette, c'est le commencement d'une jolie femme, l'accessoire indispensable qui fait quelquefois plus d'effet que le principal. Une beauté sans toilette! C'est une toile à mettre au grenier... Rien! Le néant! Vous pouvez vous procurer tout ce dont vous avez besoin dans l'après-midi. Demain soyez à votre poste à dix heures, afin qu'on ait le temps de vous donner quelques instructions. Venez demandez M. Germain! Vous venez présenter bien seule, n'est-ce pas? —Oui, madame. —Soyez d'une exactitude militaire, on y tient. Le bar des Princes, Champs Elysées, au coin de l'avenue de l'Alma. Vous êtes annoncée et attendue. C'est convenu, n'est-ce pas? —Oui, madame. —Si vous savez manœuvrer, si vous vous formez aisément, comme je l'ai promis pour vous, vous ne tarderez pas à être engagée... Mais en attendant, vous voilà toujours à l'abri du besoin. Êtes-vous contente?... —Oui, madame. —Pour mes honoraires, j'attendrai. Si les choses vont bien, vous me donnerez ce que vous voudrez. Je m'en rapporte à vous! J'ai en vous apprécié... Vous êtes une bonne et honnête fille. On ne peut pas être plus conciliant. Marie-Madeleine était réellement touchée de la complaisance et du désintéressement de l'excellente entremetteuse qui lui demandait toujours de sa voix flatteuse comme une carresse de mère ou d'amant: —Où restez-vous? —Dans mon petit hôtel... place du Marobé Saint-Honoré. —Bien! J'espère que vous n'y serez pas long temps... Quartier triste!... —Pas gai, en effet, mais les maîtres sont de bien braves gens. —Allons, ne perdez pas de